

16° Y²
6/7/1

JACQUES LAMY

PRIX LIBERTÉ

le septième sceau

Illustrations de l'Auteur



CALMANN-LÉVY

LE
SEPTIÈME
SCEAU

1604^e
6471

DL 02967 -6-3-48



L'Auteur vu par lui même



JACQUES LAMY

LE
SEPTIÈME
SCEAU

PRIX LIBERTÉ 1947

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER · PARIS

JACQUES LAMY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
15 EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR
FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 1 A 15

LE
SEPTIÈME
SCÉAU



Copyright by CALMANN-LÉVY, 1947

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie (U.R.S.S.)

*à la mémoire de Jacques Richard,
mort en Allemagne en mai 1945.*

- 8-1 Quand il ouvrit le septième sceau, il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure. Le tiers des hommes fut tué par ces trois fléaux, par le feu, par la fumée et par le soufre qui sortaient de leurs bouches. 18
- 9-2 Et il monta du puits une fumée, comme la fumée d'une grande fournaise ; et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits. Et ils ne se repentirent pas de leurs meurtres, ni de leurs enchantements, ni de leur impudicité. 21
- 9-5 Il leur fut donné, non de les tuer, mais de les tourmenter pendant cinq
- 9-6 mois... En ces jours-là, les hommes chercheront la mort et ne la trouveront pas.

*Apocalypse de St Jean.
(le septième sceau)*

à la mémoire de Jacques Richard,
mort en Allemagne en mai 1945.

2-1 Quand il avait le rythme
de son cœur, U y est dans le ciel
un silence d'attente que
l'attente.

2-2 Et il me dit cette nuit
l'attente comme il l'attend
d'une grande lenteur :
de se mêler à l'air, l'air
d'attente par la lueur de
l'attente.

2-3 Et son cœur dans son
de son cœur, mais de son
lentement pendant son
2-4 mort. Et son cœur, le
lentement d'attente, le
mort et ne le trouver
pas.

2-5 Jacques de 21 ans.
(le rythme est)

PREMIÈRE PARTIE

Buchenwald 1944

PREMIÈRE PARTIE

Sachsenwald 1944

Et les morts seront jugés...

LE vieux russe glissa de sa couchette. Il semblait se recueillir, hésiter. Il alla vers la fenêtre, regarda la neige un instant... Jacques, replié dans sa couverture, suivait tous ses gestes. Les êtres qu'on voit sans qu'ils le sachent paraissent ne pas penser ce qu'ils font...

Le vieux russe revint s'asseoir. A son sourire, Jacques sentit qu'il allait mourir. La paille s'enfonçait sous le crochet de ses hanches maigres. Au-dessus du genou, à l'endroit où le pansement nouait sa blancheur sale, la peau était lisse et tendue, et Jacques pensa : « c'est

là que la mort a mordu, c'est là qu'elle s'agite et bat comme un tambour ».

Le vieux russe plongeait dans la grande nuit de son être. Il haletait doucement et la veste s'ouvrait sur sa poitrine creuse. Les bras se déplacèrent gravement, et la veste tomba. Les vieilles mains dénouèrent la ficelle qui bridait les reins, et le pantalon se replia sur les chevilles. Il semblait à Jacques que le squelette se dégageait de ces lambeaux d'ombre. L'odeur profonde de l'homme, sauvage, horrible, l'odeur de sa misère, de sa peau froide, l'aigre odeur de la plaie bougeaient avec les mains tremblantes.

Jacques s'efforçait de ne plus respirer. Le misérable se croyait seul. Il se sentait encore tout imprégné de neige, tout meurtri par le vent et la voix des hommes. Réfugié dans le silence du dortoir vide, il avait attendu que tous les contacts s'éloignent de sa chair pour se dévêtir et mourir. Sa bouche souriait toujours. Il percevait au delà de la rumeur de silence l'autre silence qui allait le submerger. Lentement, il déroula le pansement, hésita un instant, puis renoua la bande. Jacques le regardait toujours. Il y avait surtout le sexe obsédant du vieillard, la seule chair un peu rouge

dans cette pâleur de cire. L'homme porta les mains à ses cuisses et rêva. Son œil bleu cherchait quelque part un appui. Le grand mystère de l'homme et de la femme s'imposait à l'heure de la mort, à cause de ce prisonnier russe rêvant les cuisses ouvertes.

Le vent secouait les petites fenêtres, agitait les cheminées. L'homme frissonna un peu et gémit. Sous le pansement, la blessure devait s'ouvrir comme un fruit mûr. Un liquide rose longeait le mollet, contournait la cheville... Plus rapide, la respiration filait dans les dents serrées. La jambe toute entière se mit à grelotter : le vieillard s'étendit, ramena lentement la couverture sur sa poitrine. Ses mains allaient, venaient sur l'étoffe brune, comme cherchant dans ce geste un apaisement à la souffrance...

Jacques regarda les vêtements épars au plancher. Ils gardaient dans leur folle rigidité la forme éternelle du prisonnier... Plus vivants peut-être que cette masse repliée et haletante.

L'homme geignait toujours. Il ne vit pas Jacques pencher sur lui un visage d'horreur

et de pitié. Il ne sentit pas la lame du couteau lui entrer sagement dans le cœur.

Il mourut, un grand reflet d'enfance dans les yeux.

Et il monta du puits une fumée...

L'ENFANT tchèque sentit qu'il n'irait pas beaucoup plus loin.

Il avait du sang caillé dans la bouche et dans les narines. La neige collée à ses chevilles était devenue rose et noire. Alors il lutta des jambes et des mains, un instant balança comme une voiture enlisée, puis tomba sur les genoux, le visage dans la boue et ne bougea plus.

Cependant les hommes montaient à l'appel du matin. Le ciel s'effaçait sous la froide clarté des projecteurs. Le soleil barbotait dans une brume rouge, à croire qu'une main de nuit

avait écrasé une bête morte sur un mur de pierre grise...

Les hommes entre les baraques montaient, envahis de neige et de sommeil, et c'était un piétinement formidable que ce troupeau qui n'en finissait pas de monter. Là-haut, sur la place, le crématoire éclatait de fumée noire et de flammes d'or, et c'était une féroce joie épaisse et grasse, cette fumée et ces flammes dans la brise du matin, — et la musique s'ébranlait vers la tour, tambours et fifres, marche de cirque à la taille de tous ces clowns misérables qui montaient — et c'était bien une envie de crever de rire entre deux sanglots qui les prenait au ventre.

*
**

— Ces hommes se sont battus. Ceux-ci ont grandi dans les fumées d'usine, ceux-là bercés par la voix des mers. Cet enfant qui dort, parfois murmure des vers et s'étonne de ne plus comprendre. Tous se sont rejoints à travers le passé, mais savent qu'il n'existe rien hormis la maison et la mère, et la femme et l'enfant... Leurs paumes sont entr'ouvertes comme des fruits mûrs. Leurs yeux reflètent la nuit profonde et la peur aux limites de l'inconscience.

Délire, pendant l'appel de nuit. L'étrange mal commençait, une aiguille dans le ventre et l'eau dans la bouche... Les nuages rasaient le sol, pressés de quitter cette ville de nuit où les hommes dansaient d'impatience sous les phares... Jacques s'éloigna parmi les groupes.

Il marchait dans une forêt humaine. L'eau glacée clapotait dans ses bottes contre la cheville blessée.

— Maman, si tu savais...

Il regardait à peine la foule, toujours ces visages mangés d'ombre, ces nez pointus, ces oreilles décollées !

— Je suis seul ce soir...

Pourquoi la chanson idiote, soudain obsédante.

—... avec mes peines, je suis seul sans ton amour...

Il revoyait la femme sur la scène, l'enfant blonde auprès de lui sur le fauteuil rouge, et la foule du music-hall venait se confondre avec la multitude des bagnards.

Reprenait la douleur avec la plainte, molle puis si aiguë qu'il mordait ses poings. Le fou-rire des heures de folie. S'asseoir, oui s'asseoir, sucer une orange. Il ne pouvait plus

analyser ses impressions. Elles apparaissaient indépendantes de sa volonté. Cette vague de chaleur au visage. S'asseoir n'importe où.

— Si tu savais, ma mère...

Trop tard. Le sang coulait déjà contre la cuisse.

Dysenterie.

Il se doutait bien aussi.

Et l'appel n'en finissait pas de finir, et les hommes dansaient dans la bise, et le crémaire qui ne pouvait plus attendre lui aussi, reflleurissait la nuit d'une corolle gigantesque.

— Fertig !

La voix de la radio crevait comme une bulle.

Un silence se propageait sur la place, tache d'huile.

— Abbringen.

Mais quelle inconscience faisait que les hommes oubliaient la neige, la tempête et la guerre, riaient à l'idée de retrouver l'étable chaude et la soupe figée dans les gamelles.

La musique déjà battait dans l'étrange village.

Jacques entendait la musique, mais si loin.

Il entendit encore Vincent qui disait aux autres :

— Jacques est tombé. Il faut le porter jusqu'au block.

*
**

Etouffement. Nuit bleue. Les paupières mi-closes, Jacques voyait s'agiter vers lui les silhouettes des camarades.

D'ailleurs il souffrait de cette sollicitude. Il eut préféré qu'on le laissât seul avec sa douleur, et il poussa un soupir de soulagement quand les gars le crurent endormi et s'éloignèrent.

Il s'enfonçait peu à peu dans la nuit, s'abandonnait à un vertige où il perdait jusqu'au sens de l'horizontale.

Etait-ce la mort ce tunnel interminable où vacillaient des lampes bleues ? Ces formes se heurtant aux piliers, hantant l'atmosphère d'aquarium ? Il n'osait même déplacer son bras tant il se sentait gonflé comme une outre. Il ne luttait plus avec ses souvenirs, il n'imaginait plus la maison lorraine, il se raidissait

contre quelque chose de plus tragique, de moins défini.

Enlissement ; les mains glissaient sur des parois de boue.

Lampe bleue. L'image du vieux russe traversa un instant son esprit, et il étouffa un sanglot.

Une épine de souffrance le retourna sur la paille.

Toute l'eau de son corps se porta sur le côté, repoussant vers sa gorge des tonnes d'écœurement et d'effroi. Se lever, marcher. Il eut encore cette force. Devenir un spectre parmi les dormeurs. Plus il avançait, plus la douleur grandissait. Arriver à la porte. Il ne pensait pas que franchir dix mètres pût exiger d'un homme un effort si considérable. Ses épaules supportaient le poids du monde. Il avait son ventre à maintenir des deux mains comme une femme enceinte. Baigné de sueur, les dents crispées, la langue tordue, il restait accroché à la porte. Il parvint cependant à l'ouvrir et disparut dans la tempête.

Lampe bleue. Des milliers d'étoiles. Le vent lui plaquait au visage des poignées de neige, le vent le tordait comme un linge. Une brûlure dans un pansement de glace. Irrémédia-

TROISIEME PARTIE

I. — Et ils règneront toujours.....	135
II. — Si quelqu'un tue par l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée..	141
III. — Les fruits que désirait ton âme sont allés loin de toi	145
IV. — Il vient, sautant sur les montagnes	153
V. — J'entendis comme une voix forte d'une ville nombreuse	163
VI. — Tes jours sont-ils comme les jours de l'homme ?.....	167
VII. — Tu jouiras du bonheur sous la tente	173
VIII. — Finale	175



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 24 OCTOBRE 1947 SUR LES
PRESSES DE CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS, N° 7663
DÉPOT LÉGAL 4^e TRIMESTRE 1947

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

